Dossier Pédagogique

Concours

poètes en herbe « Le poème portrait »

Dans le cadre du festival Polyphonies de mars

Autour du travail du poète

Jacques Jouet

Beauséjour - Maison de la Poésie 47, rue Armand Rébillon 35000 Rennes
02 99 51 33 32 - 06 18 63 35 41 - maisondelapoesie.rennes@wanadoo.fr

Sommaire

1/ Identité forme/présence : autour du poème portrait p3

2/ Le poème-portrait, source d'apprentissage p

3/ Petite anthologie de poèmes portraits p

4/ Jacques Jouet p

Identité/forme/présence : autour du poème portrait

D'où naît ce désir de faire un portrait ? Qu'est-ce qui permet de le lire et de l'apprécier ? Même si on considère généralement que l'art du portrait en littérature s'épanouit surtout à partir du XVIIème siècle[1], on peut se demander si cette pratique n'est pas à la fois plus archaïque et plus essentielle que ces coups de brosse tantôt précieux tantôt burlesques de l'âge classique. Que l'on considère un instant les dessins figuratifs d'enfants : la représentation de soi et des autres devient très vite un moteur d'expression. Mais elle s'avère finalement aussi un mode de reconnaissance et de connaissance de soi, du monde environnant ou fantasmé. Le plaisir des adolescents à collecter et agencer des photographies de portraits d'anonymes ou de célébrités n'est pas une simple démarche décorative. Avec le portrait et son pendant l'autoportrait, l'écriture et l'image touchent une fois de plus à l'identité, à la mise en présence, au bloc opaque de l'être.

Au portrait sont associés des motifs puissants dans les fonds d'imaginaire comme : le nom propre, le miroir, le corps visible et le temps qui passe. Il y a par exemple ce superbe auto-portrait de femme ridée dans *L'Amant* de Marguerite Duras. Ainsi les romanciers inventent des personnages qui inaugurent autant de portraits narrativisés ou juste suggérés, au lecteur de s'en saisir s'il veut déguster un roman cohérent. Les peintres donnent à leurs sujets peints un air d'éternité et les portraits des photographes ne sont pas seulement des témoins du présent, ils en construisent la mémoire.

---

[1] http://classes.bnf.fr/portrait/mode/index.htm

De toutes ces préoccupations, lesquelles concernent véritablement les poètes ? Le poème-portrait doit-il toutes les assumer ? Quel moteur le poème portrait peut-il devenir ? Devrait-on croire que les fonctions référentielles et figuratives du portrait – et oui faire un portrait c'est révéler une figure – ne prennent sens que dans le développement d'un récit, une fiction, une histoire ? Le travail de Sabine Macher ou celui de Jacques Jouet par exemple nous montrent que cette résistance est fausse… et vraie. D'une part, depuis les épigrammes et les blasons la représentation de personnes, corps et esprit, est toujours un défi poétique. Global ou parcellaire, qu'il blâme, moque ou fasse l'éloge du sujet, le portrait est autonome même au sein d'un plus long texte. Mais d'autre part, faire un portrait c'est toujours s'engager implicitement dans une histoire, un entrelacs d'histoires, celle du sujet, et celle du portrait lui-même (la rencontre, parfois l'attente, voire le désir). Il y a donc dans le statisme et le silence du portrait un précipité vital de mouvement et de voix, de passé et d'avenir. La réussite du portrait ressemble à ces moments de naissance où tout prend place dans l'équilibre instable mais indubitable de la présence.

Le poème-portrait, source d’apprentissage

A chaque niveau de scolarité, les élèves sont amenés à regarder, lire ou réaliser des portraits. Combien de fois cette consigne redoutable est-elle livrée aux élèves ? La séance de « bonhomme » en maternelle, l’invention d’un personnage de fiction en primaire, la présentation de soi en langue étrangère, la séance sur le motif en arts plastiques, la fiche de renseignements à rédiger presque chaque année, le passage obligé de l’autobiographie en série littéraire… Le portrait peut passer pour un exercice connu voire rebattu… Alors, si le poète nous montrait tout l’inconnu du portrait ? Car montrer l’inconnu, tel est bien l’enjeu de ce poème.

On peut se saisir du poème portrait de mille et une manières.

Dans l’histoire des arts, d’abord, il est une ressource gigantesque : avant de proposer la notion - pas vraiment établie - de « poème portrait » un parcours dans l’histoire de la photographie par exemple permet de poser diverses problématiques : les codes du portrait, la construction de l’image de soi, la représentation du monde à partir de cas particuliers, la question des retouches et de la vérité de l’image, la commercialisation de l’image.

L’histoire du portrait en peinture peut être vue en collaboration avec l’enseignement d’histoire et donner lieu à des écritures de textes à partir de reproductions ou mieux, d’une visite de musée. On voit alors les dimensions sociale, politique, idéologique et esthétique du portrait peint. On se gardera, dans un premier temps, de faire savoir aux élèves qu’ils préparent des « poèmes portraits ». On évitera ainsi les rimes artificielles et les clichés à l’eau de rose qui n’ont pas encore déserté l’esprit des adolescents. La reprise en classe et des consignes de réécriture visant à densifier l’expression, à choisir consciemment un système d’énonciation, à expérimenter des mises en pages, assorties à des lectures de poésie, devraient amener les jeunes auteurs à qualifier eux-mêmes leurs textes de poèmes portraits.

Partir d'images s'avère évidemment très tentant : le trombinoscope de la classe peut devenir un outil de questionnement et de réécriture. Le plasticien Christian Boltanski (né en 1944) ordonne des assemblages de portraits : il questionne ainsi les gestes de commémoration, la solitude du sujet dans le groupe, l'esthétique de la répétition-variation, une mine encore pour des ateliers d'écriture à la frontière du biographique.

En primaire et au collège, « pour faire le portrait d'un oiseau » peut devenir la trame d'autres poèmes –recettes de portraits. On revoit au passage l'impératif et les propositions infinitives. On se demande alors si chaque poème ne répond pas à une recette différente? Divers albums peuvent venir à l'appui de ce travail de recettes.

Mais il serait très réducteur de limiter la source du poème portrait à des images, aussi artistiques soient-elles. On peut aussi inviter les élèves à inventer des portraits à partir de noms propres ; inventés, piochés dans les noms de rue de la ville, un vieil annuaire, un dictionnaire de personnages ou des noms propres. On ajoute dans ce cas quelques contraintes formelles de façon à inciter les élèves à questionner leurs choix linguistiques. Partir de voix est également très porteur : l'art de la radio est bien de créer des portraits vocaux.

Comparer un portrait dans un roman et un poème portrait est à faire : le rapport au temps, à la pâte sonore des mots, la signifiance du portrait et ses fonctions dans l'œuvre diffèrent. Le poème offre un devenir libre au personnage mi fictif mi réel, à la disposition du lecteur. Du point de vue du poète, le portrait est une empreinte dans le temps et dans les sens. Il set aussi un point de contact avec le monde et le langage.

On n'oublie pas non plus que le portrait même s'il est poème peut se faire caricature et parodie : la Vénus de Rimbaud joue sur des contre-modèles du portrait amoureux et développe des rimes triviales que Steve Murphy veut voir comme un hommage humoristique à la liberté de la femme. Voici un exemple de sonnet inoubliable. (A vous de le chercher… car l'anthologie va déborder !…)

Si vous ne gagnez pas le concours d'écriture, Jacques Jouet n'ira pas dans votre classe, c'est dommage mais vous pourrez quand même l'écouter à Rennes pendant le festival ! Notez aussi que lors de sa résidence au Triangle Sonia Chiambretto[2] écrira six portraits… tout un programme !

Petite anthologie

[2] Des partenariats scolaires avec le Triangle dans le cadre de la résidence de Sonia Chiambretto sont encore possibles, y compris en dehors de Rennes.

de poèmes-portraits

Clément Marot : extrait de *Epitaphes, L'Adolescence clémentine*

Poésie/Gallimard
p.141-144

I
DE JANE BONTE

Ci est le corps Jane Bonté bouté :
L'esprit au ciel est par bonté monté.

VIII
DE JEHAN LE VEAU

Ci-gît le jeune Jean le Veau,
Qui en sa grandeur et puissance
Fût devenu bœuf ou taureau :
Mais la mort le prit dès enfance.
Il mourut veau pas déplaisance :
Qui fut dommage à plus de neuf,
Car on dit (vue sa corporance)
Que ce eût été un maître bœuf.

Guillaume Apollinaire: extrait du poème du 9 février 1915
Poèmes à Lou, [Ombre de mon amour]

La Pléiade

p.409.

Reconnais-toi
Cette adorable personne c'est toi
Sous le grand chapeau canotier
Oeil
Nez
La bouche
Voici l'ovale de ta figure
Ton cou exquis
Voi
ci enfin l'imparfaite image
de ton buste a
doré vu comme
à travers un nuage
Un peu
plus bas
c'est ton
coeur
qui bat

Jacques Josse : extrait de *Un habitué des courants d'air*, 1999

Cadex Editions
p. 36

Tony

Dix-neuf heures. Tony mouline dans le vide. Ila un coude sur le zinc et les moustaches trempées dans l'écume. Il marmotte (« …ême chose »), dégoise, déraille. Se cabre, s'énerve. Trébuche , convoque le diable et finit par tomber à al renverse. C'est la culbute, la vraie. La « sans bavure », celle qui fait « chlock » en célébrant la rencontre de la nuque et du sol dur.

D'un coup, il a le visage en vrac. Du verre dans la tête. La force, pourtant, de retrousser les babines sur des dents abîmées, un peu jaunes, tirant sur le noir, pour demander des nouvelles de sa mob'. On le rassure. Elle est là, à sa place, bien campée sur béquilles. On va d'ailleurs la mettre à l'abri, s'occuper d'elle, la cajoler comme il faut. Tony gémit, s'excuse, remercie. Il est étendu sur le carrelage. Il a l'air content. Il suggère à la patronne de se payer en cherchant les pièces de monnaie dans la poche de son pantalon.

Francisco Hernández : extrait de *Un siècle de poésie mexicaine*

Points 2009
P 95

Portrait

Tu es la lune à la bouche rouge,
la terre avec la mer sur ton dos,
tu es la nuée de la montage

Sabine Macher : extrait de *Portraits inconnus*, 2003

Melville [Editions Léo Scheer]

p.16

IV. Le poète sans tête

Il a d'abord posé dans le couloir avant l'entrée de mon appartement, puis le portrait d'un autre poète est venu s'y superposer, par erreur, sur la pellicule.
La deuxième photo, celle qu'on voit, est prise chez lui, dans son bureau, un endroit qui donne envie de se déplacer crescendo.
Aucune poussière n'y est dérangée.
Ses mains sont jointe, l'avant-bras droit est découvert, le reste de son corps est vêtu, les pieds sont chaussés mais on ne les voit pas sur la photo.
C'est la première fois que je viens chez lui.
Derrière lui il y a un tableau de Simon Hantaï dont il m'a déjà parlé. D'abord de la danse, puis de la peinture.
Aussi des oiseaux dont il est dingue et d'un tas de choses mystérieusement publiques et enfouies. C'est un poète de vitesse, il aime conduire vite, manger vite, boire vite, faire l'amour je ne sais pas.
Son physique est carré et rond à la fois, sa voix toujours remontée, même en abîme ; il a la santé des gens sur le point de viler en éclats.
Au téléphone il dit : Yu parles à un homme qui lit l'equipe tous les jours depuis vingt cinq ans. Dans une petite cuisine dans laquelle il n'a pas l'air de cuisiner je photographie un compotier avec seulement des citrons, beaucoup de citrons.

André Markowicz : extrait de *Des gens de cendre*, 2008

Editions Publie.net, collection l'inadvertance

p. 17

De la cendre au portrait

reprendre encore
où il reste en présence. « J’ai
encore une ombre »
à partager. Savoir
l’existence en repos autour de soi,
savoir
qu’elle est continuante
à part le souffle
et les
caillots de l’air, un poing
serré sur la trachée. Il se déporte
où il est atteignable à la première
expiration et oscillant dans la
lumière délavée
(fin mars),
le remâcheur
de cendres, les mâchoires
à remuer toujours.

Il y revient
Encore
Et pas encore sans
Lui, dont il s’amaigrit au long
Des jours (et pas
Le seul) – mais toujours trop
de surface de peau se résoudre
en ce qu’il doit
finir par demeurer, - le vieil
homme et son chien
(dès lors qu’il faut
un lieu
à la vieillesse,
au sens où elle,
à répartir ce que le corps
n’a plus, est diffusée dan un
espace, un souvenir
d’odeur, un lieu
où les yeux morts
sans qu’on s’en rende compte
ont transmis aux objets
le don de voir
et d’être des
repères vus) – le vieil
homme et le chien plus vieux
qui descendaient d’un pas
comme aérien
la « populeuse » rue, d’ailleurs
assez déserte ce matin –
là, - un retour
« absurde » pour le coup, ayant

brûlé à l’intérieur et au
dehors, et les yeux gardent le
feu sur leur gris, sa pellicule.

« Et je voulus les suivre ».

16-21 juillet 2006

Eugène Guillevic : extrait de Terraqué

Poésie Gallimard, 1968
p 202

PORTRAITS

A Jean Paulhan

Avec pour compagnon
Un beau cheval de ferme,
Il voyagea longtemps
Et franchit des pays.

L'opprobre n'était rien,
Et rien les avanies
Offertes dans la plaine,

Car il dormait le soir
Dans quelque défilé
Couché contre la bête,

Et ils s'aimaient
De chair à chair
En tous pays.

Mais un soir ou pourtant
Le soleil n'était pas
Plus rouge que souvent,
Le cheval lui mordit
La main qui caressait,

Cependant que son œil
Etait ouvert et calme
Et peut-être voyait.

*

Quand il eut regardé de bien près tous les monstres
Et vu qu'ils étaient faits tous de la même étoupe,

Il put s'asseoir tranquille dans une chambre claire
Et voir l'espace

*
Il tremblait dans la lumière
Et tremblait devant les rameaux.

Il n'était pas content des fenêtres

Et se méfiait des oiseaux.

Il n’avait pu
Etre d’avantage.

Lucian Blaga : extrait de *L’étoile la plus triste*

Orphée/La Différence
P 109

AUTOPORTRAIT

Lucian Blaga est muet comme un cygne.
Dans son pays
la neige des créatures tient lieu de parole
Son âme interroge silencieuse,
séculaire est sa quête,
dans le temps sans fin
jusqu’aux frontières ultimes.

Il cherche l’eau où l’arc-en-ciel
étanche sa soif,
la source qui désaltère
sa beauté son néant.

Pierre Reverdy : extrait de *Sable mouvant*

Poésie Gallimard, 2003
P 26

HOMME ASSIS

Le tapis vert couché sous l’âtre est un piège.

L’homme au profil perdu s’écarte du mur blanc.
Est-ce le ciel qui pèse aux bras du fauteuil ou une
aile. L’espace devient noir. Les murs sortent des
lignes et coupent l’horizon. Après la course au
faîte des maisons. Après l’espoir de revenir au signe
on tombe dans un trou qui creuse le plafond.
Les mains sortent à l’air. Le visage s’affine et tout
rentre dans l’ordre, le cadre, le repos aux reflets
d’encre et d’or.

Pierre Reverdy : extrait de *Sources du vent*

Poésie Gallimard, 1996
P115

NATURE MORTE-PORTRAIT

Le nil le calendrier et la blague à tabac
Nature
Comme doit être la peinture
Morte
Et la littérature
Une tête sans chevelure
Des yeux en traits
Une virgule
Un nez plat un méplat
Au front
Mon portrait
Mon cœur bat
Et c’est la pendule
Dans la glace je suis en pied
Ma tête fume

Hector de Saint-Denys Garneau : extrait de *A côté d’une joie*

Orphée/La Différence, 1994
P 37

PORTRAIT

C’est un drôle d’enfant
C’est un oiseau
Il n’est plus là

Il s’agit de le trouver
De le chercher
Quand il est là

Il s’agit de ne pas lui faire peur
C’est un oiseau
C’est un colimaçon.

Il ne regarde que pour vous embrasser
Autrement il ne sait pas quoi faire avec ses yeux

Où les poser
Il les tracasse comme un paysan sa casquette

Il lui faut aller vers vous
Et quand il s’arrête
Et s’il arrive
Il n’est plus là

Alors il faut le voir venir
Et l’aimer durant son voyage.

Charles Baudelaire, extrait de *Les fleurs du mal*

Le livre de poche 1966
p109

XCIII
A UNE PASSANTE

La rue assourdissante autour de moi hurlait.
Longue, mince, en grand deuil, douleur majestueuse,
Une femme passa, d’une main fastueuse
Soulevant, balançant le feston et l’ourlet ;

Agile et noble avec sa jambe de statue.
Moi je buvais, crispé comme un extravagant,
Dans son œil, ciel livide où germe l’ouragan,

La douceur qui fascine et le plaisir qui tue.

Un éclair… puis la nuit ! — Fugitive beauté
Dont le regard m’a fait soudainement renaître,
Ne te verrais-je pas plus que dans l’éternité ?

Ailleurs, bien loin d’ici ! Trop tard ! *jamais* peut-être !
Car j’ignore où tu fuis, tu ne sais où je vais,
O toi que j’eusse aimée, ô toi qui le savais !

Claes Gill, extrait de *Les imperfections de la vie*

Orphée/La Différence, 1992
P 97

PORTRAIT I

Comme si tes yeux avaient tout vu :
doucement tu tournes à demi la tête
écoutant de loin une parole qui est dite
quelque part dans l’espace : sur le malheur du cœur,
comme muet il courbe l’arc tendre de ton cou
arc sur le point de se rompre du désir — et voyez !
sur le soir de la fenêtre de clair avril
se dessine indistinct ton profil
la gorge tendue au-dessus du repos de la nuque…

Nuno Júdice : extrait de *Un chant dans l’épaisseur du temps*

Poésie Gallimard, 1996
P 31

FEMMES

La belle Kate, les bras dans le feuillage.
Rose Dassonville, l'automne sur ses bras.
Miss Smolen, la gorge écorchée par les vers.
Fanny Owen embaumée dans le doute de son amant.
Femmes : votre tremblante hésitation
suspend le temps. Un flux naturel
hésite, comme le papillon sur le tombeau d'Antigone.
La sève du plaisir sèche sur un symbole de lèvres.
— Quand un cygne se noie dans le lac de l'émotion.
Miss Tilda, Jenny, Alice, Hilda :
un naufrage de mots dans une mer convulsée,
des marées aussi rapides que le rythme des respirations ;
et toi, Emily,
dont le cœur disparaît sous la ligne de l'horizon :

n'oubliez pas la pauvre Lily Dale,
la fée aux yeux sans étoiles
dans la houle d'un éternel sommeil.

Anna Akhmatova : extrait de *Requiem*

Poésie Gallimard, 2007
P38

Le pêcheur

Tes bras sont nus jusqu'au dessus du coude.
Tes yeux sont plus bleus que la glace.
Une lourde odeur de goudron âcre
Va bien avec ton teint hâlé.

Toujours, toujours tu gardes ouvert
Le col de ta veste bleu ciel,
Les filles des pêcheurs soupirent
Et rougissent quand tu es là.

Même la petite qui va
A la ville vendre ses rougets
Marche comme égarée
Tous les soirs le long du cap.

Joues pâles, mains sans force,
Langueur profonde du regard,
Les crabes courent sur le sable
Et lui agacent le pied.

Elle ne songe déjà plus
A tendre la main pour les prendre.
Le sang bat avec plus de force
Dans son corps blessé de désir.

Roberto Juarroz : extrait de *Douzième poésie verticale*

Orphée/La Différence
P57

19

L’homme est revenu de son envers.
Il conviendrait donc
qu'il mette son chapeau à l’envers,
ses gants, sa chemise
et surtout son cœur.
Il conviendrait aussi
qu’il retourne ses mots,
les regards qui s’effrangent au vent,
l’histoire de ses jours incolores,
les portes du silence,
le semblant de pensée dont il se targue
et l’inconduite obstinée de sa mort.

Et lorsque tout sera à l’envers
faire se retourner l’envers,
pour voir s’il découvre alors sa figure,
la figure d’homme qu’il n’a jamais rencontrée.

Parce que l’envers de l’envers n’est pas l’endroit,
Cette pauvre image qui ne nous sert pas davantage.

Kenneth White : extrait de *Un monde ouvert*

Poésie/Gallimard , 2007
P 81

5

Le vieux mendiant mongol
descend de son perchoir
dans les collines de Kowloon
loques noirs, cheveux longs, riant tout seul
foulant le trottoir de ses pieds nus
laissant derrière lui une traînée de vide
une longue traînée de rire et de vide
qui remonte jusqu'à la montagne Froide.

8

Allongé à son aise
le dos contre un pilier de la jetée à Kowloon
Ken Cameron, vagabond
ouvre le *South China Morning Post*
lit le discours d'un général anglais
à un dîner du Rotary _
puis jette un coup d'œil sur la page maritime
prêt pour un nouveau départ.

Mahmoud Darwich : extrait de *La terre nous est étroite*

Poésie Gallimard, 2003
P 24

MON PERE

Il ignora la lune,
Se pencha pour étreindre la terre,
Invoqua…
Un ciel sans pluie,
Et m'interdit de voyager !

Les éclairs ont embrasé ses vallées.
Mon père
Y élevait des pierres
Depuis les temps anciens…et créait les arbres.
De sa peau jaillissait la rosée,
Et ses mains enfeuillaient les branches.
Alors l'horizon en pleurs chanta :
Ulysse était un preux
Et dans la maison, il y avait
Pain, vin, et couvertures
Et chevaux, et chaussures.
Et mon père m'a dit une fois
Qu'il priait sur une pierre :
Ignore la lune
Et garde-toi de la mer…et des voyages !

Le jour où dieu flagellait son serviteur,
J'ai dit : Ô gens ! Devrons-nous blasphémer ?
Alors mon père fit craquer ses poignets… et me raconta :
Dialoguant avec souffrance,
Job louait
Le créateur des vermisseaux…et des nuages !

La plaie a été créée à mon intention,
Non pour les morts ou les idoles.
Laisse donc les plaies et la douleur,
Et assiste-moi dans le regret de mes fautes !

Un astre passa à l'horizon,
Descendant….descendant.
Ma chemise était
Entre feu et vent,
Et mes yeux pensaient
A des dessins sur le sable.
Et mon père a dit un jour :
Celui qui n'a pas de patrie,
N'a pas de sépulture
….Et il m'interdit de voyager !

Zakari Dramani-Issifou : extrait de *Convergences en 10*

Edition Plum'art, 2005

LES AFGHANES II

Elles portent les espoirs du monde
Au coeur de leurs silences
Tandis que leurs têtes
Coiffées d'étoiles
Caressent les mémoires du ciel.

Petr Kral : extrait de Notions de base

Flammarion, 2005
P 38

LE BARMAN

« Le barman, disait le vieux P., derrière son comptoir, le barman est là pour que vous ayez quelqu'un en face. » Ni confident ni simple clown, le barman intercepte notre regard, l'empêche de se perdre dans la batterie des bouteilles au fond du bar et nous le retourne poliment. Mais il n'est pas davantage un simple approbateur ou un miroir de nous-mêmes ; alors que nous nous en moquons doucement dans notre langue, le tendre Vietnamien remplit nos verres en souriant et nous laisse bavarder, avant de s'exprimer à son tour dans un tchèque parfait : « Je m'appelle Taborsky. » Seul le fait qu'il est aussi un *autre* , différent de nous et de l'idée que nous nous faisons de lui, permet au barman de s'acquitter pleinement de sa mission et ne nous proposer d'accomplir le détour nécessaire pour mieux nous accepter. C'est bien pour cela – et non par vanité ou besoin de distraire – qu'un comique célèbre, la nuit, se faisait servir à boire par son chauffeur ; cela seul explique qu'un soir à New-York, on partage davantage l'apéritif avec une barmaid éméchée, derrière le comptoir, qu'avec l'ami posté à nos côtés. Quand nous couvrons une page de nos gribouillis, nous nous laissons surgir de son vide – et de notre néant – pour faire notre barman de nous-mêmes.

David dumortier : extrait de *Clarisse*

Cheyne éditeur, 2000
P 6

CLARISSE

Clarisse, c'est beaucoup de chocolat autour de la bouche, mal habillée et mangeant tout ce qui est bon, c'est-à-dire ce qui est un peu plus cher que les choses ordinaires. L'Orangina, les bonbons, les glaces et le chocolat pâtissier que l'on avait réservé pour un gâteau. Voilà, après son passage il reste un peu de cacao sur ses babines mais dépêchez-vous, dans une ou deux minutes elle aura tout léché.

Ariane Dreyfus : extrait de La belle vitesse

Le farfadet bleu, 2002
P 13

Ballon gonflé
Foot aérien avec la petite sœur

Paul s'est endormi
Un genou en l'air, la joue sous le
Pingouin.
Endormi.

Bernard Bretonnière : extrait de *Pas un tombeau*

Le dé bleu, 2003

Mon père à ma mère « bobonne » c’est pour rire même si.

Mon père ignorant tout de l’aspirateur du mixer des machines à laver à coudre.

Mon père tut tut tut trois coups de klaxon le soir on descend au garage en courant en pyjama pousser la lourde lourde lourde porte on n’est pas trop de trois « et allez vous coucher maintenant » on dîne pas avec lui c’est trop tard on a déjà dîné.

Mon père il dit pas klaxonner il dit « corner je corne tu cornes » il corne ses trois coups de corne tut tut tut.

(…)

Mon père pas mis un slip de bain un boxer-short depuis quarante ans je crois.

Mon père savon à barbe jamais vu barbe à papa non plus rasoir électrique toujours fête foraine jamais.

Mon père paysan son rateau sa fourche à neuf dents son couteau son sécateur ses trois berouettes son pantalon plein de résine de sapin.

Mon père bibliophile relié tout Corneille tout Marivaux tout Maupassant tout Nerval à moi cadeau pour un Noël tout Balzac.

Mon père « tiens les vents ont tourné ils sont au nord on va avoir du beau temps ».

Mon père à 79 ans s’ennuie toujours en visite vient déjeuner avec sa tronçonneuse : « Vous avez bien trois-quatre arbustes à ziguenailler dans le jardin non ?! »

Jean-Pierre Siméon : extrait de *Sans frontières fixes*

Cheyne éditeur, 2001
P 34

L’ETRANGER

Je suis né à Paris
de parents français :

mon état civil est net
comme une chemise du dimanche.

Mais je suis étranger
plus étranger que t'étranger
à mon pays quand il est
dur et froid comme la pierre
et fermé comme une porte
au ciel changeant des visages
je suis étranger à la beauté
qui ne s'offre qu'à son miroir
étranger à celui
qui sonne le tocsin
pour un courant d'air

étranger vraiment
plus étranger qur l'étranger lui même
au pays qui met
son blé et sa lumière
à la cave du coeur

Jean-Pascal Dubost, extrait de *Les quatre chemins*

Cheyne éditeur, 2003
P 18

Il s'en va
en mobylette
avec la petite carriole accrochée derrière
et deux ou trois bidons
à lait vides dedans ;
sur la route qui descend

vers le soleil couchant
tout orange,
on dirait vraiment
un cow-boy agricole

C’EST MON PEPE !

Jacques Jouet

portrait, vie aussi,qui ne se donne pas en exemple
mais qui ne va pas,j'en suis certain,manquer d'intérêt
un sujet comme beaucoup d'autres et pourtant sans exemple

vies et passions d'une femme,intérêt par intérêt
les bonheurs accumulés comme l'expérience acquise
(litote) étant tout le capital de cet intérêt.

Jacques Jouet, *MRM,* POL, 2008

Présentation

Jacques Jouet est membre de l'Oulipo depuis 1983. Son premier contact avec l'Oulipo fut, en 1978, un stage d'écriture dirigé par Paul Fournel, Georges Perec et Jacques Roubaud.

A la fois poète, romancier, nouvelliste, auteur de théâtre, essayiste, et artiste plasticien (il réalise des collages).

Jacques Jouet participe aussi, comme François Caradec, Paul Fournel et Hervé Le Tellier, aux «Papous dans la tête» sur France Culture.

Son feuilleton La république de Mek Ouyes a été diffusé simultanément sur cette radio et sur le web, à travers le site de son éditeur P.O.L.

Jacques Jouet par Alain Girard-Daudon dans la revue Gare Maritime de la Maison de la Poésie de Nantes :

« Jacques Jouet est un A.U.V.N.I, un auteur vivant non identifiable. Auteur, il l'est, certes, depuis plus de trente ans qu'il nous enchante, nous surprend par sa production multiple, profuse, proliférante dit-on même. Mais, afin de nous rassurer, dans quelle petite boîte va-t-on le ranger ? Pour notre confort dans quelle contrée de la littérature va-t-on le situer ? Là ? Ici ? Partout ? Nulle part ?
Est-il poète par exemple ? Ces dix mille poèmes qu'il nous donne à goûter, poèmes du jour le jour, frais du jour, un par jour pendant des années, nous incitent à le croire ! Est-il romancier ? Sa présence aux rentrées littéraires nous incite encore à le croire. Est-il feuilletoniste, lui qui tous les jours nous envoie via le net un nouveau chapitre du déjà énorme récit publié en 2001 si délicatement titré *La République de Mek-Ouyes* ? Est-il auteur pour les petits ? *Je sais nager monsieur Grenouille.* Pour le théâtre (ou plutôt pour le thé-être) ? Ou le très sérieux essayiste d' *Echelles et papillons* : *le pantoum* paru aux belles lettres ? Est-il enfin homme de radio, lui qui sévit sur les ondes compassées de France Culture avec ses copains Papous ?
Bien sûr il est tout ça, et mieux que ça. Né en 1947, dans l'aimable bourgade de Viry-Châtillon, Jacques Jouet attendra une trentaine d'années avant d'accéder à la Révélation de sa mission ici bas. En 1982, il est intronisé membre de l'Oulipo, ce club sérieux et loufoque où l'on écrit des textes sous les contraintes qu'on s'est choisies. *Poèmes de métro*, par exemple, « *poème composé dans le métro pendant le temps d'un parcours et qui compte autant de vers que le voyage compte de stations moins un. »*. Poème encore de 938 pages sur le navet, oui le navet, ce légume symbole de fadeur et de non séduction, métaphore de l'échec artistique. On le voit, Jacques Jouet est un homme de défi.

Mais tout cela est-il gratuit ? Non, *Navet, linge, œil de vieux* coûte quand même 53 euros et les *Poèmes de métro*, 21. Plus sérieusement, il se dit beaucoup dans les poèmes de Jacques Jouet. J'en veux pour exemple les *Cantates des proximité*, sous titrées *Scènes et portraits de groupes*. Il s'agit ici de rencontrer, de dire un groupe et les sujets qui le composent. Des collégiens, des ouvriers, des acteurs, des sportives. Comment le faire quand une seule forme ne suffit pas ? En variant les angles d'approche, en sollicitant des voix multiples, (poèmes cantates), des prosodies diverses. Pour un sujet pluriel, il faut tendre à la Polyphonie. C'est un travail rigoureux, joyeux, conscient plus il avance de ses limites. *« Mais qu'est-ce que tu veux arrêter le mouvement fût-ce par la photographie ? »* En se cognant sans cesse au réel, c'est la représentation que l'on questionne, ce sont ses pièges que l'on démonte. Ainsi l'icône statufiée de Rosprovitch jouant au pied du mur de Berlin est-elle déboulonnée. *« On peut-être à l'Ouest du mur, mais la photo met le mur à gauche, et si la Nord s'impose au fond, la photo fait croire qu'on est à l'Est. »*

Tout ça serait-il beaucoup plus sérieux qu'on ne le pense ? Et si les poèmes de Jacques Jouet étaient aussi des poèmes de lutte, traversés par un discours politique discret, mais efficace ? Riche et généreux (ce qui, vous en conviendrez, ne va pas toujours ensemble), c'est ainsi que je qualifierai le travail de Jacques Jouet, qui donne à voir et à penser, pour longtemps. »

Bibliographie Sélective

Chez P.O.L

Bodo (2009)
MRM (2008)
Trois pontes (2008)
Une Mauvaise maire (2007)
L'amour comme on l'apprend à l'École hôtelière (2006)
Mek-Ouyes amoureux (2006)
Cantates de proximité (2005)
Jules et autres républiques (2004)
Mon bel autocar (2003)
Vanghel : Théâtre IV (2003)
Poèmes avec partenaires (2002)
La République de Mek-Ouyes (2001)
Une réunion pour le nettoiement (2001)
Poèmes de métro (2000)
Fins (1999)
Navet, linge, œil-de-vieux (1998)

Chez d'autres éditeurs

Poésie
Qui s'endort, Jacques Brémond, 1988
107 âmes, Seghers, 1991
Le Chantier, Limon, 1993

Romans

Le directeur du Musée des Cadeaux des Chefs d'État de l'Étranger, Seuil, 1994
La montagne R, Seuil, 1996
Sauvage, roman (Autrement)
Annette et l'Etna, roman (Stock)

Nouvelles

Actes de la machine ronde, Julliard, 1994

Extraits

107 âmes

Editions Seghers, 1991

Une naissance, un divorce
voilà deux événements
qui marquèrent une fille
nommée Janine Marquet.
naissance… était-ce la sienne
ou celle d'un(e) autre sous
elle ? Elle doit au commerce
un revenu coutumier
4000f. Qui fouille-

rait sa vie la verrait naître
en Bretagne à Lanvaudan
en 1938.
Aujourd'hui rue de Montlouis
au 17, entrée sous porche,
appartement parisien…
Le CEP pour tout titre
elle tire le rideau.
La poésie est succincte. (p31)

Veuf, en retraite agricole,
Lucien connut 3 hameaux
morvandiaux : les Miens, Le Mont
et Joux. Sa ferme est petite,
une pièce au début. Qu'on le
voie vivre à l'économie.

Il fit des sabots l'hiver,
l'été les travaux des champs,
du miel au moment voulu.
Lucien Febvre, sans histoire,
reconnaît une bavure
dans le sort qui lui échoit :
on le trépane à la suite
d'un accident de vélo,
il avait 36 ans.
Aujourd'hui, 89
longues années blanchissantes,
bisaïeul 7 fois moelleux. (p34)

Cécile Miesch a 9 ans.
Situation de famille ?
Un frère, réplique-t-elle
sans dire quel âge il a.
10f., ce n'est pas mauvais
à prendre, mieux que sans maille,

pour passer l'aspirateur
dans la maison. Cécile est
élève en première année
du cours moyen à l'école
Romain-Rolland. Tributaire
des parents pour le huis clos

résidentiel : elle naît
à thiais, maintenant habite
dans l'Essonne à Sainte-Gene-
vième-des-bois. 2 dadas,
danse et tennis, sont le nœud
de sa présence immédiate. (p40)

Cantates de proximité

POL, 2005

---

*Poème portrait d'***Eric Gaillard**

La place est bonne, quand on a tété chauffeur routier
qu'on a bougé pas mal
deux fois la semaine à livrer des tôles à Saint-Nazaire (chantiers navals).

Un trousseau de clefs dans la main
comme un signe de la fonction, joue son rôle de détente
le chapelet oriental laïque.

La parole est un peu mitraillette
pour raconter les travaux d'entretien, de dépannage
plus ou moins gros travaux.

La présence des yeux et de leurs annexes sombres
est intense dans le visage, toute une zone,
sous une coiffure dont le soin est visible. (p36)

poème portrait de **Frédéric Gratza**

Les mains sont évidemment le point premier
qui ne chôment pas : à la cuisine
la « grosse plonge », ce qui ne va pas dans les machines
mais aussi le jardin, les papiers, la chaufferie, l'alarme…
D'ailleurs vêtu pour l'extérieur les habits verts, bleu de travail vert,
un accroc au genou.
La manche dépassant de la poche de cuisse
un tournevis est au côté
prêt à être dégainé
celui du réparateur, MacGyver.

L'homme est grand et mince, un long cou
une voix presque blanche et posée.
Les sourcils sont tracés nets
au fusain très noir. (p40)

poème portrait de **Frérédérique Wattecamps**

Je ne veux pas dire l'âge des sujets
(d'abord parce que je ne le sais pas forcément)
mais pour une élève de quatrième, c'est incontestable,
J'ai envie de dire, donc je dis :
« Vous avez une petite tache d'encre au coin des lèvres. »
Mais non c'est de naissance, une veine, une chance, une envie.
On n'écrit plus au porte plume !

Un serre-tête à pointes couronne une face qui devient fofolle (mais reste sasage)
un feu d'artifice monochrome irréprochable
et les oreilles sont très ornées. Ca ne fait pas mal
quand on les perce.
De très légères petites taches de rousseur à la racine du nez
jouent avec deux fossettes passagères aux commissures.

Après Germinal, le lycée Guy-Lollet dans deux ans, à Arras.
L'orthographe est difficile ; la lecture n'est pas facile ; les maths
ça va. (p41)

Poème portrait de **Thierry Plouchard**

NTA c'est « nouvelles technologies appliquées »
tout tourne autour de l'informatique.
Germinal est très avancé. Les anciens élèves trouvent souvent les lycées
en retard.

Faire un portrait en disant « le sujet ressemble un peu à untel »
n'est pas glorieux.
Pourtant là je me risque : ressemble un peu à Jean Ferrat.
Le sourire est large. IL s'encadre de parenthèses, plis
poivre et sel en correspondance avec la chevelure.
Le menton volontaire est carré.

Depuis la stupeur de début de carrière, lancé dans une classe pratique
vingt-cinq ans de présence ici, et beaucoup dans une journée
sans être fou d'informatique, mais quand même cow-boy d'un troupeau
de quarante PC sains d'esprit.
Je comprends très bien le blue jean. (p45)

Poème portrait de **Catherine Sandjian**

Donc, le collège l'accueille comme partenaire
et je suis prévenu par nul autre qu'elle :
mes portraits sont trop physiques.
Mais je ne croque pas les trônes ou les séraphins.

Je n'invente pas la fine bague à pierre rouge
ou la petite rose des boucles d'oreille à pierres rouges

ou le jeu de matières chaudes des jupe et pull
confortable mélange de violets, de parmes, de rouges…
Les joues sont bonnes, le menton pointu
qu'un caricaturiste (je suis prévenu) a déjà outré
les yeux noisette protégés profond
la coiffure profuse et brune.

Il faut se faire entendre et les mains
y contribuent dans l'activité de la parole.

MRM

POL, 2008

Je fis la connaissance de Marie-Renée Morin
par Sabine Coron, au mois de mai 2004
à l'Arsenal, un beau matin, Marie-Renée Morin

je le sus tout de suite était prête à se mettre en quatre
pour vous rendre un de ces services qui n'ont l'air de rien :
le prêt d'un livre. « Venez ce soir, montez quatre à quatre

la prêteuse

mon escalier, c'est au troisième, au trois d'une rue, rien
ne me retient de vous prêter, quelque temps, Lamartine
Nouveau voyage en Orient, je vous jure ce n'est rien. »

(p7)

Marie-Renée Morin naquit, c’est une chose acquise
et c’est à qui, la connaissant avec intimité
n’ignorerait que sa vie elle l’aura eu acquise

la Rouennaise

dans la ville de Rouen et dans le peu d’intimité
d’une famille se préparant à être nombreuse.
Savoir qui d’elle ou de moi est le lus intimidé

au moment d’annoncer que parmi les pas trop nombreuses
filles du 15 mai 1925, il y eut
Marie-Renée, l’aînée bientôt de sept. (…)

(p9)

L’été 51, attention, quelque chose change
Marie-Renée, toujours à la Cité, doit changer
de chambre et de pavillon : le néerlandais la change

à peine, sinon que le petit boulot doit changer
de terrain : tenir la cafétéria, en matinée.
Un jour… appelons-le Premier-Coup-de-Foudre. Changer

L’amoureuse

la définition de sa vie en une matinée.
Il est plus âgé que Marie-Renée de dix-sept ans.
Sait-elle ce détail dès leur première matinée ?

(p33)

La secoueuse de cocotier

Marie-Renée a du biscuit : dans les bibliothèques
elle a accumulé de l’expérience ; de secret
les collections n’en ont pas pour elle. Bibliothèque

des Langues-O ou non, elle garde, dans les secrets
des richesses privées, bon pied bon œil de connaissances.
On saura bientôt que Marie-Renée a le secret

(une compétence) d’orienter vers les connaissances
publiques les fonds privés, les choses rares. Les trous
dans les catalogues sont à boucher. La connaissance

des circuits facilite les liens sans trop de trous
avec les pays outre rideau de fer ou en guerre.
Qui dit qu’un bibliothécaire reste dans son trou.

(p67)